

Théâtre. Présenté par la Criée à la Friche Belle de Mai, « Débrayage » est mis au plateau par un Eric Vigner qui a su s'appuyer sur une bande d'ébouriffants jeunes acteurs. Beau travail...

Corvéables, merci !

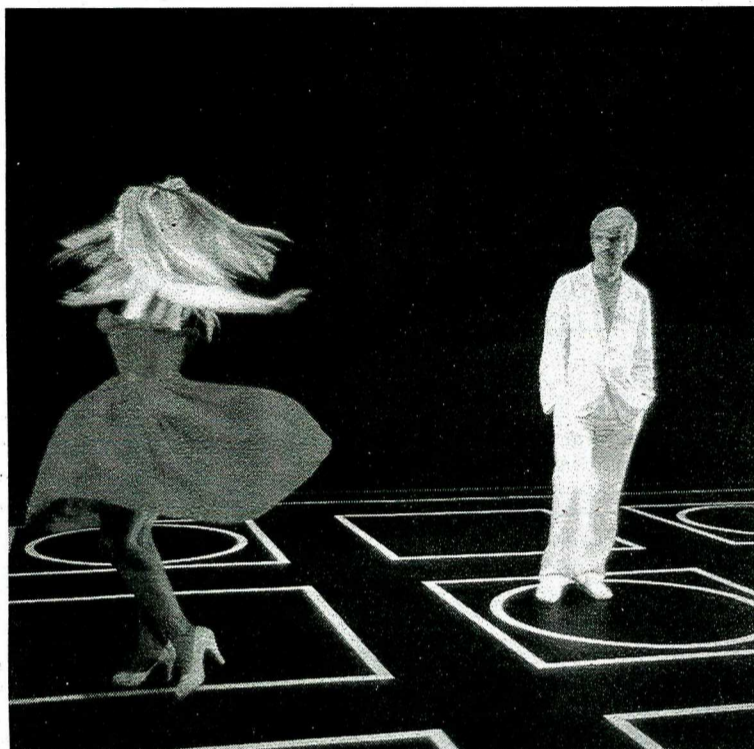
Le plateau de la Cartonnerie, où le théâtre de la Criée, toujours en travaux, a fait migrer ce *Débrayage*, rappelle le *Dogville* de Lars von Trier aussi bien qu'une partie de *morpion*. Et, de fait, cette pièce à sketches signée Rémi De Vos (*La Marseillaise* du 1/4), portée par 11 jeunes comédiens dirigés par Eric Vigner, oscille entre le drame ultime et le jeu de rôles, le divertissement absurde et la métaphysique.

Cadence infernale

Écrites au cordeau, les 13 saynètes s'enchaînent sans malheur, de pinacles en chutes, inattendues, décalées : Thérèse qui devra défaire les valises pour que Jérôme fasse d'obligatoires heures sup, Catherine et Mariette aux prises avec un chefaillon qui mégote sur les horaires de départ et d'arrivée, Jean-Louis en pleine crise d'angoisse paranoïaque sur sa capacité à « l'allégeance au système » et sa tendance à être éventuellement « réfractaire au management participatif », ou encore cette DRH nymphomane du parc d'attractions Aquaplouf qui tente de faire un choix entre un ex-Schtroumpf costaud et un Donald qui en a « *marre du canard* », le séducteur de bouche de métro qui a un ticket avec la caissière, les deux basketteurs bling bling qui s'interrogent sur la mort de Marx en chantant le *California Dreamin* des Mamas & the Papas, cette tribu de dames qui dissertent sur les Halles et Saint-Germain-des-Près où « *l'existentialisme n'intéresse plus que les commerçants et les promoteurs immobiliers* »... Tout percute dans cette plume trempée d'acide et de doubles sens, intemporelle au point, même si Chirac ou Tibéri ne sont plus à la mairie de Paris, et si l'Abbé Pierre est depuis longtemps passé dans un éternel hiver, qu'on oublie qu'elle remonte à 1993, tant elle résonne avec les flashes d'infos de ce matin ou le « *travailler plus pour gagner plus* » de Sarkozy.

Débauche et mécanisations

Mais si tout percute et fait mouche, ce n'est pas seulement grâce à la langue, vénéneuse et donc dangereuse, de De Vos, qui passe en un tournemain de la boutade irrationnelle (« *Mon psy est lacanien mais il ressemble à un nain de jardin* ») à la plus trash des réalités (harcèlement moral, dépression, suicide) ou d'amers constats (« *Quand*

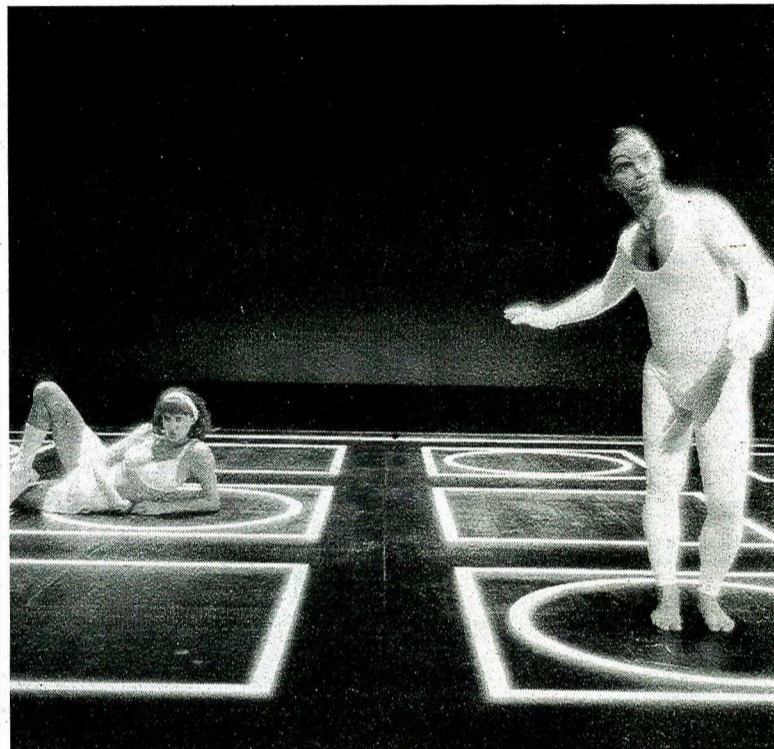


De pantomimes en pétages de plombs, 34 personnages tentent de retenir la spirale du travail et de son oppression...

tout est à crédit, on ne peut pas faire grève », et inversement ; il fallait, pour faire ces grands écarts-là, et pousser la démesure et la caricature à prendre vie, la folie et l'imagination d'un Eric Vigner - dans un déluge de perruques, de talons hauts et de couleurs, ainsi des toutous télé-guidés, des entrechats rêvés et des pantomimes automatisées, qui pululent dans cet opus très chorégraphié. Il fallait surtout la fougue et l'énergie des comédiens ; Vigner les a trouvés, dans un groupe d'élèves-acteurs de la Haute école de théâtre de Suisse romande à Lausanne, aussi ébouriffants qu'ébouriffés, aussi rebelles que dociles, et aussi excessifs - géniale composition de Laetitia Dosch en fonctionnaire éméchée - que le monologue final - porté par l'hypnotisant Adrien Rupp - s'avère glaçant. L'art au travail, quoi...

DENIS BONNEVILLE

▲ *Débrayage*, de Rémi de Vos, m.e.s. Eric Vigner, avec Marc Berger, Tiphany Bovay, Laetitia Dosch, Simon Guélat, Anaïs Lesoil, Patricia Mollet-Mercier, Aurélien Patouillard, Viviane Pavillon, Adrien Rupp, Catherine Travelletti et Emilie Vaudou, ce soir à 20h et demain à 15h à la Cartonnerie Friche Belle de Mai, 41, rue Jobin, Marseille 3e. Infos 04.91.54.70.54 et theatre-lacriee.com



Théâtre / musique. Aux Bernardines, Eva Doumbia met en miroir deux textes. Sous la buée, de belles percées.

Machine Afrique

C'est à une mise en regard, une mise en miroir de deux textes de jeunes auteurs africains, *Le grand écart* de Dieudonné Niangouna et *On ne paiera pas l'oxygène* d'Artiste Tarnagda, qu'invite Eva Doumbia jusqu'au 11 avril, sur le plateau des Bernardines (cf *La Marseillaise* du 31/3). Entre kora mandingue, accordéon tzigane, batterie et clavier electro-glam, les deux textes dialoguent, en effet, autour d'un dispositif scénique qui montre ou cache (une verrière), d'un côté les sombres retrouvailles d'un couple terriblement « mixte » - il est black, se drogue sort de prison, elle est blonde, fonctionnaire et de bonne famille - et de l'autre un groupe d'ados des rues persécutés, dans un pays qui s'asphyxie.

La perte d'identité, les prisons sociales, les jeunesse sacrifiées, les persécutions et les détresses mondialisées, la prostitution des idéaux : tout cela émerge, par instants, par bribes, plus ou moins explicitement, dans une fulgurance du mot, une brève illusion. Pourtant, même si le public, pris à partie dans un réjouissant - quoiqu'obscur - préambule, a été prévenu par un businessman en caleçon (« *comprendre ou ne pas comprendre ?* »), on se perd souvent - effet sûrement recherché... - dans ce magma poétique et parfois lancinant, qui explore tant de références que le miroir s'en embue, et la machine s'enraye : de la blaxploitation avec perruques et attirail 70's au drame intime et social à la Chabrol, en passant par l'oni-



A trop piocher dans les références artistiques, les styles musicaux, les registres de langue, le diptyque proposé par Eva Doumbia peut aussi bien fasciner que laisser de marbre...

risme sombre ou le *nonsense*, ce diptyque mystérieux pioche tant partout - y compris dans des clichés un peu faciles - qu'il peut tout aussi bien fasciner que laisser de marbre. Dans ces mondes parallèles mais intimement liés, qui s'ignorent en toute dépendance, et où tout le monde porte le même prénom (Claire, Helder, Primo, Fanta), tout se mélange, on navigue entre slam et ritournelle de telenovela, entre cris et chuchotements, entre métaphores et brutalité crue sans être véritablement embarqué, ni par la langue (les langues, plutôt), ni par le jeu des acteurs. Et ces mondes impossibles restent trop théoriques, bien

éloignés du « *pratiquement possible* », et donc du doute et du trouble, que la double pièce essayait d'atteindre.

D.B.

▲ *Le grand écart*, de Dieudonné Niangouna et *On ne paiera pas l'oxygène*, Artiste Tarnagda, m.e.s. Eva Doumbia, avec Jean-Toussaint Bernard, Julien Bissila, Madalina Constantin, Sériba Doumbia, Nina Nkundwa, Jérôme Rigaut, Edith Mérieau, musique live Lionel Elian, Samuel Bobin et Lamine Soumano, jusqu'au 11/4 (mar-ven 20h30, mer-jeu-sam 19h30) au théâtre des Bernardines, 17, bd Garibaldi (1er). 04.91.24.30.40 theatre-bernardines.org

0315527

CREUSET DES ARTS

V3, S4 21h & D5 16h avril

Ils étaient deux amis

et

je les aimais

Jean-Marc

DERMESROPIAN

21 RUE PAGLIANO
13004 MARSEILLE
Métro L1 Chartreux
et / ou bus 6
Av de Montolivet
Renseignements
et adhésions
04 91 06 57 02

Réservations
Espace Culture : 04 96 11 04 85 - Tickenet / Virgin / Leclerc / Kiosque : 01 49 97 52 33
Billetel / Fnac / Office du Tourisme / Géant / Carrefour : 04 91 39 94 94

PATRICK DI DOMENICO